



CLASSIQUES
GARNIER

BLUM (Claude), « P. Goumarre, *Montaigne et Gentillet*, in *Romance Notes*, 1971 ; D. M. Frame, *Montaigne and the problem of consistency*, in *Kentucky Romance Quaterly*, 1975 ; G. P. Norton, *Montaigne and the introspective mind*, 1975 », *Bulletin de la Société des amis de Montaigne Série V*, n° 17, 1976 – 1, p. 82-87

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-12415-3.p.0084](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-12415-3.p.0084)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1976. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

pourrait mentionner, parmi les récents travaux, le livre de R. Bady, *L'Homme et son Institution, de Montaigne à Bérulle (1580-1625)*, Paris, Les Belles-Lettres, 1964 ; la série d'articles sur Montaigne dans les *Cahiers de l'Association Internationale des Études Françaises*, mars 1962, n° 14, notamment Y. Delègue, *Du Paradoxe chez Montaigne*, et R. Lebègue, *Le Cuyder avant Montaigne et dans les Essais* (qui signale des rapports avec les *Discours des Misères de ce Temps*, de Ronsard). Le numéro spécial de la revue *Europe* (janv. févr. 1972) consacré à Montaigne, contient un important article *L'Homme de Colère et l'Homme de Paix ! Monlluc, Montaigne*, dans lequel Pierre Michel compare les réflexions politiques et l'attitude du moraliste et de l'homme d'action. Enfin les *Actes du IX^e Congrès de l'Association G. Budé* (Rome, avril 1973) présentent plusieurs communications sur « l'histoire antique dans l'humanisme français », et en particulier sur l'importance des Romains et des guerres civiles de Rome dans les *Essais*.

Le livre de Schepelern est aujourd'hui — il faut bien en convenir — dépassé par l'actualité de l'érudition ; mais on est cependant en droit d'affirmer que par la solidité de sa documentation et ses qualités d'intelligence et de cœur, il n'a pas vieilli : il est encore de nos jours — pour celui qui entend la langue de Hamlet — un sûr et attrayant chemin qui conduit au for intérieur de l'œuvre et de l'homme.

Jacques BAILBÉ et Frédéric DURAND.

Pierre GOUMARRE : « Montaigne et Gentillet », in *Romance Notes*, 1971, vol. 13, n° 2, pp. 322-325.

Certainement, Montaigne a lu l'*Anti-Machiavel* (1) de Gentillet. Il lui a emprunté plusieurs anecdotes, dont celle qu'il utilise dans son chapitre : « Couardise mère de la cruauté » (*Essais*, II, 27). Gentillet donne trois raisons de refuser la cruauté, auxquelles Montaigne substitue des arguments de nature différente.

La première raison de Gentillet est que la cruauté viole le droit « divin », « de nature » et « civil ». Pour Montaigne, la cruauté est beaucoup plus : c'est le viol d'un corps et d'une âme. Montaigne ne condamne pas la cruauté au nom du droit mais de sa sensibilité d'homme (*Essais*, II, 2). Il éprouve pour la victime de la *sympathie*, au sens profond de ce terme : souffrir avec.

En second lieu, l'*Anti-Machiavel* utilise l'argument religieux. Le prince cruel tombe, un jour ou l'autre, sous le coup de la vengeance divine, selon une conception de l'Histoire caractéristique du Moyen Âge. Montaigne ignore complètement cette idée comme il ignorait les considérations juridiques. À la place, nous trouvons un argument fondé sur les faits : la cruauté est *inutile* et même néfaste en matière judiciaire comme en matière politique (*Essais*, II, 17, 27).

Enfin, Gentillet donne un argument d'ordre spéculatif : la cruauté est contraire au droit et à l'équité, la violence aussi. Donc, la cruauté

(1) I. Gentillet, *Anti-Machiavel*, Droz, Genève, 1968.

est une violence manifeste. Or, nulle violence ne peut durer et, par suite, nul état fondé sur la cruauté. Ce raisonnement, de forme scolastique, ne prouve rien ; Montaigne ne s'en inspire pas.

En somme, Gentillet s'exprime en juriste qui garde les habitudes de pensée du Moyen Age. Montaigne, lui, s'exprime en *homme*, et s'appuie sur des *faits* subjectifs et objectifs.

La dense communication de P. Goumarre permet de mesurer, d'une façon très précise, l'effet que produit sur Montaigne une lecture et l'utilisation qui en est faite au cours de la rédaction des *Essais*.

Claude BLUM.

Donald M. FRAME : « Montaigne and the problem of consistency », in *Kentucky Romance Quarterly*, 1975, pp. 157-172.

Donald M. Frame commence son étude par donner les deux définitions de la logique qui vont lui permettre d'attirer l'attention sur un aspect des *Essais*. La première considère la logique du point de vue de la cohérence, de la permanence, de la persistance, la seconde de celui de la conformité et de l'accord. Montaigne est intéressé par ces deux sens qui lui permettent de circonscrire et de dévoiler un trait de caractère, frappant chez l'homme : son instabilité fondamentale.

Le modèle qui sert de référence à Montaigne, dans son entreprise, est le stoïcien Caton le jeune. Cela s'explique, si l'on s'en tient à une brève définition du stoïcisme, qui voit surtout en celui-ci une attitude d'imperturbabilité devant l'événement, une permanence et une stabilité de la conduite.

Ne nous laissons pas prendre à la rigueur des définitions : l'instabilité peut être source de stabilité. Pour Montaigne, la permanence ne tient pas à une chose ou à une parole mais à une relation ; elle a sa source dans l'harmonie entre l'acte et la déclaration. C'est pourquoi Montaigne s'en prend à ceux qui parlent à tort et à travers sans jamais appliquer ce qu'ils prônent. Donald M. Frame nous invite donc à revenir sur l'idée que Montaigne est « illogique », pour la nuancer.

On peut dire que Montaigne s'est contredit, si l'on compare, en les opposant, plusieurs affirmations sur un même sujet, prises à différentes époques de sa vie. Le problème de la souffrance, par exemple, est éclairant. Montaigne se justifie, alors, de la façon suivante : « Tant y a que je me contredits bien à l'aventure, mais à la vérité, comme disait Demades, je ne la contredy point » (III, 2, 782 B). En effet, un changement d'optique n'est pas systématiquement une contradiction. Et Montaigne fait de ce changement-là un principe de recherches qui a sa rhétorique ou, au moins, son formalisme. Donald M. Frame s'arrête à deux des procédés qu'utilise Montaigne pour justifier sa philosophie : le dialogue et la représentation dramatique. Le dialogue favorise l'expression de différents points de vue à propos d'une même idée. La représentation dramatique permet à l'écrivain d'échapper à la contradiction, à l'illogisme, en représentant un « état complexe et dramatisé de ses sensations ». A la lumière de cette idée, Donald M. Frame examine le problème du suicide dans les *Essais* ; l'ambiguïté

n'en est pas absente mais on ne relève pas de véritables contradictions personnelles. Il en est de même pour tous les autres exemples de représentations dramatiques auxquels Donald M. Frame s'arrête.

Pourtant, la forme du paradoxe et de l'exagération qu'utilise volontiers Montaigne, ne semble pas propice à transcender la contradiction. Donald M. Frame note que Montaigne, effectivement, est très friand de ces figures qui peuvent rapidement mener à l'illogisme tant redouté. Selon le critique, Montaigne parvient pourtant à rendre le paradoxe « logique », dans l'éloge des animaux, par exemple (II, 12). L'explication, ici, ne satisfait pas entièrement. Comment justifier ce recours fréquent à une figure aussi dangereuse pour une « logique » que Montaigne voudrait maintenir à tout prix ? Dire que Montaigne en est « friand » ne fait que poser le problème. Dire que l'éloge des animaux est un paradoxe logique revient peut-être à ne pas dire que nous sommes là en présence d'un syllogisme [parallèle à celui, qui se trouve dans l'*Éloge de la Folie* d'Érasme (par. XXXI et suiv.)]. Il serait souhaitable d'en étudier la fonction dans l'*Apologie* et, plus largement, dans l'ensemble des *Essais*.

Donald M. Frame en vient alors à étudier le référent d'un tel discours. Pour l'humaniste Montaigne, c'est chaque être humain, et avant tout lui-même, qui tient ce rôle. L'individu offre sans cesse, pourvu qu'on sache l'observer, des attitudes infiniment contrastées. Montaigne se voit « honteux, insolent ; chaste luxurieux ; bavard, taciturne ; laborieux, délicat ; ingénieux, hebeté ; chagrin, debonaire ; menteur, véritable ; sçavant ignorant, et libéral, et avare, et prodigue... » (II, 1). Mais cette instabilité est une source de stabilité puisque c'est en l'appréhendant que l'essayiste évite la contradiction avec lui-même (III, 2). Il serait dans doute utile d'étudier le rapport entre cette « réalité » de l'Homme, qui sert de point d'appui au texte de Montaigne, et la transformation que lui fait subir celui-ci dans son travail d'écrivain. Peut-être aborderait-on, par là, l'étude d'une « contradiction » qui dépasserait l'aspect thématique pour poser un des problèmes majeurs de l'écriture des *Essais*.

Selon Donald M. Frame, Montaigne utilise donc, pour cerner le sens de ces apparentes contradictions, le procédé de l'auto-portrait où s'opposent la modestie et la sincérité. Dans les trois premiers chapitres des *Essais*, Montaigne montre l'erreur qu'il y a à se peindre soi-même et il fait la défense de l'auto-portrait dans le chapitre suivant, *De la Presomption*. Donald M. Frame étudie l'évolution qui va de ces premiers écrits aux derniers *Essais* où l'écrivain, confiant en lui-même et en son lecteur, parvient à résoudre les contradictions que contenait son projet initial. Cette évolution se trouve donc finalement en accord avec la philosophie profonde qui guiderait l'essayiste.

En somme, pourquoi cet intérêt porté par Montaigne à la logique ? La logique, dans le sens de « l'harmonie des parties », est une importante valeur morale ; elle est même, si l'on songe aux rapports entre la prédication et la pratique, une attitude chrétienne essentielle. Ainsi, pour Montaigne, être responsable, c'est être franc, logique et sincère avec soi-même. En bref, la logique et la sincérité sont le cœur et le moteur de toute l'éthique de l'auteur des *Essais*.

Claude BLUM.

Glyn P. NORTON : *Montaigne and the introspective mind*, Mouton, La Haye, Paris, 1975, 220 pages, table, bibliographie, index.

Dans la préface de son livre, G. P. Norton oppose deux sortes de littérature d'introspection : l'une permet d'accéder à la réalité et à la compréhension du monde ; l'autre ne fait que s'arrêter, immobile et stérile, à la contemplation du moi. Le critique se propose d'étudier la première à travers les *Essais* de Montaigne, qui en sont une illustration exceptionnelle.

Le système de l'introspection chez Montaigne est fondé sur la prémisse suivante : il y a, dans l'homme, une partie obscure ressentie comme une « étrangeté interne » ; cette partie obscure forme le « Moi » (*Part one : the road to the shadow*). G. P. Norton déduit, d'un passage de « De l'oisiveté », que le repos procuré par l'oisiveté constitue pour Montaigne la première étape vers l'introspection ; c'est de ce retrait de la vie publique que naît une nouvelle conception du temps : d'une idée d'extension chronologique du moi, qui a pour fin la mort, on s'achemine vers une conception d'extension en profondeur où la création artistique préserve l'homme des ravages du temps chronologique. En ce sens, l'inertie de Montaigne conduit non seulement à un acte de création mais aussi à une nouvelle qualité de l'existence. A cette évolution en correspond une autre : Montaigne passe des constructions rationnelles de l'esprit déductif aux constructions irrationnelles et désordonnées d'un monde imaginaire qui forment le fond sur lequel travaille son imagination créatrice, les secondes n'étant pas moins réelles que les premières.

La deuxième étape, qui suit celle de la pure introspection et de l'oisiveté, consistera, selon l'expression de Montaigne, à « mettre en rôle » cette vie obscure. Un sentiment d'étrangeté naîtra alors de la solitude dans laquelle l'écrivain s'est retranché : « c'est la seul livre du monde de son espece... » (II, 8). Désormais, Montaigne va s'efforcer de faire parler librement cette partie de son être. Ce travail de pure introspection l'amènera peu à peu à reconnaître sa dualité fondamentale : un être dont le moi interne n'est pas moins une chronique vivante que le moi social.

Dans cette entreprise, qui vise à donner naissance à l'obscur, Montaigne, en cela très proche du christianisme, reconnaît la faiblesse inhérente à la nature humaine. En tant qu'ils sont d'abord une confession personnelle, puis publique, les *Essais* vont jouer un rôle de communication et un rôle cathartique.

La transformation de Montaigne, qui s'inscrit dans le temps, est moins une transformation massive de sa personnalité et de son caractère qu'une résignation par étape à ce qui constitue sa psychologie. Estimant qu'il est trop tard pour devenir quelqu'un d'autre, Montaigne va tout faire pour devenir lui-même. Il est donc nécessaire de s'interroger sur la nature du changement de l'écrivain, qui passe d'une réalité « formelle » à une réalité substantielle. Comme le monde de l'esprit est essentiellement désordonné avant d'être disposé sur le papier, la page devient le point de contact entre le Montaigne « formel » qui « construit sa représentation extérieure » et l'ombre, c'est-à-dire son microcosme intérieur, « par lequel le processus d'assimilation prend place ».

Pour Montaigne, et contrairement à Aristote, le passage s'effectue de la forme à la substance.

En somme, la psychologie des *Essais* est une psychologie du mouvement. La vie, comme le livre de Montaigne, vont être touchés puis transformés par le concept de « kalogathia », c'est-à-dire de l'individuel envisagé comme « agent éthique et Moi structuré artistiquement » (p. 60).

Au cours de sa recherche, Montaigne va transposer, sur un plan personnel, l'idée, chère à Platon et Socrate, de l'enquête philosophique (*Part three : introspective expression*). Seulement, l'homme a des limites temporelles et spirituelles. La fonction et le rôle de l'essai dans l'acte d'introspection va donc être d'introduire la sélection et la stabilisation (« choisir et arrêter » ; II, 6) de la mobilité intérieure. C'est ici qu'apparaît le rôle du langage figuratif dans les *Essais*, auquel G. P. Norton va consacrer une place importante.

Le critique tente d'abord de donner une définition de l'image pour remarquer que Montaigne est loin de la dichotomie entre « simile » et métaphore, propre à Aristote. Quand il emploie une expression figurative, il le fait uniquement pour rendre, au moment choisi, le langage « plus vigoureux et expressif » ; si toutefois on veut bien l'en croire.

Dans les premiers essais, le « simile » est souvent présent. Par la suite, à mesure que l'écrivain prend conscience de la notion de « moi changeant », il le réduit peu à peu à un simple moyen d'expression et non plus de recherche ni d'explication. Dans les *Essais*, la figure est avant tout un « acte d'imagination créatrice ». Pour Montaigne, si une conception nette n'existe pas avant sa formulation verbale, l'imagination poétique (1) ne peut transmettre une image claire. La métaphore aurait, chez lui, un rôle capital au service de l'esprit et non pas du langage. D'après G. P. Norton, on peut dire que de cet « échange entre idées et images » naît « l'homme que Montaigne veut décrire » et ainsi, « chaque mot noircissant la page est une partie de cet homme ». De même, lorsque Montaigne dit : « mon livre et moi ne faisons qu'un », non seulement il donne à ses essais certaines qualités organiques, mais il se donne à lui-même la forme d'une entreprise littéraire. De tout cela, il ressort qu'il ne peut y avoir contradiction entre le livre et l'auteur. Les deux éléments de la métaphore : « je suis au livre comme le livre est à moi » sont réciproques.

A quelle découverte de soi aboutit finalement Montaigne ? G. P. Norton consacre la dernière partie de son livre à répondre à cette question (*Part four : towards self-discovery*).

Les quatorze dernières années de sa vie, Montaigne les employa à connaître les facteurs inéluçables de la condition personnelle et à les mettre en forme. Pour lui, la vie est synonyme de corporalité et d'imperfection, surtout à partir du moment où il subit les premières attaques de sa maladie. Il conçoit la connaissance de soi comme la connaissance de l'homme, union de corps et d'esprit, dont il sait les limites. G. P. Norton examine longuement ces aspects d'après l'essai *De l'Institution*. Il y a, dans cet essai, une résignation étudiée de l'écrivain envers ses qualités physiques médiocres qui sont « très bien accordantes à celles

(1) C'est-à-dire, selon G. P. Norton, celle « qui assume une forme métaphorique exclusivement ».

de l'âme » (II, 18). Tout se passe, nous dit le critique, comme si les aspirations de sa jeunesse au changement s'étaient doucement évaporées.

Dans son dernier essai, Montaigne traite de l'expérience, de l'expérience de soi de l'homme qui décline. G. P. Norton va développer ce thème pour en arriver à la conclusion que Montaigne y propose une expérience complète du présent. Dans ce message final, l'écrivain affirme son existence, en ce temps, en ce lieu et avec ce corps. L'expérience du moi mesure donc les capacités du corps » et achève ainsi « l'unification de la personnalité ». C'est la seule connaissance sûre.

Le jugement introspectif finit donc par triompher, pour reprendre la formule de G. P. Norton. L'introspection telle que la pratique Montaigne n'est pas négative et ne coupe pas du reste du monde. C'est, au contraire, un acte de jugement qui permet d'établir la correspondance entre le moi et le monde. D'un côté, le monde offre à l'essayiste un reflet de lui-même, le plus personnel et le plus individuel, de l'autre il manifeste une multiplicité de changements qui se reflètent dans le désordre du microcosme humain. Ainsi, Montaigne propose-t-il une introspection de type socratique dans laquelle la vision de l'individu cherche à embrasser le monde. C'est de cette manière que son autoportrait prend finalement une dimension universelle.

Claude BLUM.

A nos Sociétaires.

Nous vous prions d'acquitter au plus tôt votre cotisation pour 1976 (même tarif qu'en 1975), et à plus forte raison, celle de 1975 (dernier avis). La publication du Bulletin dépend de votre exactitude.

Merci d'avance !

Le Trésorier,
J. BINET.

Le Président,
P. MICHEL.